

Rhapsody in black

3 minutes 33 secondes d'Esi Edugyan, traduit de l'anglais par Michelle Herpe-Voslinsky, Liana Levi, 361 p.

Daniel Laforest

La littérature canadienne en question(s) ?
Number 249, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72319ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laforest, D. (2014). *Rhapsody in black / 3 minutes 33 secondes* d'Esi Edugyan, traduit de l'anglais par Michelle Herpe-Voslinsky, Liana Levi, 361 p. *Spirale*, (249), 38–39.

Rhapsody in black



PAR DANIEL LAFOREST

3 MINUTES 33 SECONDES

d'Ési Edugyan

traduit de l'anglais par Michelle Herpe-Voslinsky

Liana Levi, 361 p.

E — A — B7 — E

Structure mélodique de base
de tous les *blues* en gamme majeure.

Comme son titre français ne l'indique pas du tout, *3 minutes 33 secondes* (*Half-Blood Blues*, Thomas Allen Publishers, 2011) est un roman sur ce que la théoricienne postcoloniale Gayatri Spivak a nommé la condition subalterne. La condition subalterne est une aliénation plus aliénée que l'aliénation même. Une aliénation de seconde zone, dont les sources d'oppression sont mal perceptibles et dont la plainte est recouverte par celles de minorités plus visibles ou mieux organisées. *3 minutes 33 secondes* est le deuxième roman d'une jeune femme noire née à Calgary de parents ghanéens, formée dans les universités canadiennes et allemandes, et qui habite désormais Victoria en Colombie-Britannique où elle enseigne la création littéraire. Dans sa version anglaise dotée d'un titre beaucoup plus révélateur — *Half-Blood Blues*, qu'on soupçonne le traducteur français d'avoir sublimé par crainte d'ouvrir la boîte de Pandore sémantico-politique du terme « *half-blood* » dans la France d'aujourd'hui —, le roman d'Ési Edugyan s'est avéré un succès sans faille. Il a été finaliste au prix du Gouverneur général, au prix Giller et au prix Man Booker (il a remporté le Giller). Edugyan est devenue une célébrité littéraire. Les droits de traduction française du roman sont allés à la maison parisienne Liana Levi, spécialiste en adaptation de textes étrangers.

ÊTRE NOIR DANS L'EUROPE NAZIE

3 minutes 33 secondes est l'histoire d'une poignée de jazzmen d'héritage ethnique mixte dans l'Europe nazie. Le plus jeune, Hieronimus, est un génie musical, comparable à Louis Armstrong de l'époque. Il est par ailleurs Afro-Allemand, condition à peine plus enviable que celle de Juif dans le contexte d'alors et qui est désignée par l'insulte nazie de « *bâtard de Rhénanie* ». Ces bâtards de Rhénanie étaient des enfants issus de pères africains soldats de la France coloniale dont les unités avaient, pour une raison inexplicable, servi à l'occupation française de ladite région allemande au lendemain de la Première Guerre mondiale. Les nazis avaient officiellement décrété leur stérilisation obligatoire. Officieusement, c'est-à-dire en réalité, ils les ont assassinés au moindre prétexte. Avec son exploration de semblables arrière-cours historiques et de leurs ramifications socioculturelles, il est difficile d'imaginer un roman

plus métissé que *3 minutes 33 secondes*. Les autres personnages sont Afro-Américains ; c'est le jazz be-bop en particulier qui les réunit. *3 minutes 33 secondes* est la durée de leur seul enregistrement ayant survécu à la guerre. Il est devenu le Graal des collectionneurs et la plaie des musicologues qui ne savent dans quelle ascendance culturelle le ranger, qui ne savent à quelle *douleur ancestrale* l'associer, comme le veut le cliché favori des Blancs consommateurs de musique noire. La douleur dans le roman est pourtant très nette. Elle est tout ce que la musique n'est pas et elle a plutôt l'allure de la peur ou de la paranoïa. Elle court dans les ruelles qu'empruntent les musiciens pour aller du studio aux bars où ils finissent leurs soirées. Elle gagne leur groupe et distend leur belle solidarité. Le tempo se brise. La police nazie est partout. Bientôt, c'est la trahison (pour l'amour d'une femme, évidemment), l'arrestation, la disparition du prodige Hieronimus qu'on ne reverra plus, mais dont la légende explosera.

LE JAZZ ET LA LANGUE

Cette histoire est narrée par Sid, membre afro-américain du groupe ayant survécu aux années de guerre en Allemagne et en France. Le temps a passé et le voilà revenu dans l'Europe d'aujourd'hui où règne une absence totale de signes commémoratifs de la persécution des Noirs allemands durant la Guerre. Le jazz lui-même est rentré au musée. Que subsiste-t-il ? « *On causait comme des bâtards, vous savez — moitié allemand, moitié argot de Baltimore. Entre nous on mêlait quelques bribes de français. La seule vraie langue que je parlais, à part l'anglais, c'était le Hoshdeutsch. Mais je m'étais mis à mélanger les mots, et après je n'arrivais plus à parler comme il faut. D'ailleurs Hiéro préférait ça, je le savais. Le môme était originaire de Rhénanie, c'est certain, mais il avait ce vieux Baltimore dans le sang. Ou du moins il parlait comme si c'était le cas.* » *3 minutes 33 secondes* est loin d'être juste un livre sur la musique jazz. Le jazz y est central parce que l'incongruité de ses rythmes dans l'Europe nazie est la même que celle de l'anglais hybride hurlé par les personnages alors que la Gestapo les plaque au sol et leur arrache des papiers qu'elle ne regardera même pas. Comme dans tous les romans inspirés par le jazz, c'est d'une langue bâtarde et de ses tempos effrénés dont il

est vraiment question. Une langue qu'on ne sait à quelle enseigne loger, car elle était parlée là où on n'était pas censé le faire. Mais que font des jazzmen chez les nazis ? Les personnages du roman d'Edugyan sont les oubliés de l'histoire sur lesquels tous les monuments jettent une ombre involontaire. Si leur jazz semblait baroque dans le Berlin fasciste, il n'en était pas moins la seule garantie de leur survivance puisqu'il était la seule forme de tradition à laquelle ils pouvaient se rattacher.

La musique est ici la vraie langue universelle, car la traduire ou la transposer de quelque façon que ce soit consisterait à assassiner une seconde fois ceux qui l'ont jouée. Le lecteur est d'ailleurs peu à peu gagné par le désir idiot d'entendre cet enregistrement perdu dont la légende commande l'intrigue du livre. Comme si lui seul pouvait *dire* la vérité du drame qui s'est joué là. Le jazz a évolué à partir du blues qui ne s'est jamais embarrassé de chercher d'autres structures que celle, très simple, avec laquelle il est né. Tout jazzman vous le dira, pour qu'un groupe développe une improvisation, il doit s'entendre sur une boucle d'accords. Le jazz est apparu quand le blues s'est mis à déparler sa propre langue et que cette glossolalie a trouvé l'adhésion massive des publics urbains. Mais qui dit langue, délire et glossolalie doit tôt ou tard parler de traduction. Sur ce point, il nous faut évoquer un désastre effarant avec *3 minutes 33 secondes*. Si les opinions critiques anglophones varient sur l'authenticité du parler que prête Edugyan à ses jazzmen (j'ai entendu une chose et son contraire), la traduction ne permet pas même que s'installe le débat. Il faut remonter à la traduction en France de *A Confederacy of Dunces* de John Kennedy Toole (en 1981) pour retrouver un aussi gauche ersatz français d'une *coolitude* afro-américaine fantasmée. On ne saurait

La musique est ici la vraie langue universelle, car la traduire ou la transposer de quelque façon que ce soit consisterait à assassiner une seconde fois ceux qui l'ont jouée.

toutefois jeter la pierre avec trop de conviction. *3 minutes 33 secondes* est en effet un de ces romans qui recèlent une musique intraduisible. Dommage que ce soit sa part la plus essentielle.

TRADUIRE DES LANGUES HYBRIDES

Il y a là, à bien y regarder, un problème fondamental de la littérature d'aujourd'hui. La note de bas de page historique dont Edugyan a tiré son inspiration met en scène des fils métissés de soldats expatriés sur un territoire et dans un entre-deux guerres qui n'avaient que faire de leur agaçante complexité culturelle. Or, dorénavant, pour le lecteur d'une littérature comme celle du Canada, de semblables

personnages sont devenus le pain quotidien. Leurs histoires perdues au fond de la grande Histoire, qui lancent des ramifications à l'horizontale aussi, qui n'existent jamais sans quelque destin croisé avec deux ou trois autres communautés voisines, sont le *point de départ* obligé pour penser une littérature canadienne aussi bien que québécoise au XXI^e siècle. Cela est-il évident ? Pas tout à fait.

Mulâtre. Métèque. Métis. Bâtard. Beur. Sang croisé. Quand on se conforte, ici plus qu'ailleurs, en clamant que ces mots sont ceux de l'impérialisme et de la haine, on oublie qu'ils sont aussi ceux de l'hypocrisie et du rapt. Pour mille cris d'orfraies devant la violence du racisme, combien d'appropriations soigneusement sélectives, décalées, en demi-teintes et *cool* des stéréotypes du langage oral dans lesquels on a enfermé les marginalisés de l'histoire, à commencer par les Afro-Américains ? Le parler petit-nègre a cessé de faire rire à peu près au moment où était démocratisée, puis « commodifiée », la décontraction canaille du *street talk* hip-hop. On se faisait croire que le marginal avait progressé de l'oppression à la revendication, sous prétexte que le seul langage qu'on daignait lui attribuer avait mystérieusement changé de rythme. Une armée de sociologues flanquée par des escadrons de linguistes n'épuiserait pas le problème. Et ce n'est pas faute d'avoir essayé. Le mot à retenir avec le livre d'Edugyan est celui de rythme. Autant dire celui de vie. L'opprimé et le marginal n'ont pas d'idiome attiré. Pourquoi devraient-ils en avoir un ? C'est de leur vie après tout qu'il s'agit. Toute vie ne cesse-t-elle pas d'adapter son langage à des circonstances infiniment changeantes ? C'est la leçon de James Joyce qui, lui, était minoritaire dans son Irlande, quoique majoritaire dans sa langue anglaise. C'est un peu ce qu'a essayé de mettre en lumière Victor-Lévy Beaulieu dans son livre fou conjuguant Joyce, l'Irlande et le Québec francophone. Au fond, c'est la leçon de tous les écrivains comme Joyce, Beaulieu, ou encore Dostoïevski, dont on préférerait mourir plutôt que d'être les traducteurs. Pour l'écrivain inquiet par ces questions, pour l'écrivain dont l'existence et l'héritage familial sont imprégnés par ces questions, il s'agit toujours de trouver le bon rythme. Et, c'est terrible de le dire, il s'agit avec cela de trouver ce qui ne se traduit pas.

On croirait le Canada et son multiculturalisme le pays tout indiqué pour soulever ce problème. Mais ce n'est pas vrai. Deux écrivains noirs possèdent une voix suffisamment audible et un rayonnement suffisamment médiatique dans le Canada anglophone actuel. Pas trois. Pas quatre. Seulement deux. Esi Edugyan et Lawrence Hill, dont le roman *The Book of Negroes* est un best-seller. Je ne soulèverais pas la chose si eux-mêmes ne consacraient leur œuvre à la mettre en valeur. Tous deux parlent un anglais et un français parfaits. Chacun montre à sa manière que le Canada ne pourra vraiment s'enorgueillir de ses nombreux héritages culturels qu'à partir du moment où il saura les entendre dans leur milieu premier d'existence. Quand le Canada saura entendre l'hybridité dans le langage non pas comme un signe de différence à imiter au second degré ou à prendre avec des pincettes, mais plutôt comme le visage le plus franc de sa réalité contemporaine. Ce visage qui s'est déjà levé derrière le sien sans qu'il s'en aperçoive et avec lequel il se réveillera à coup sûr demain. ┘